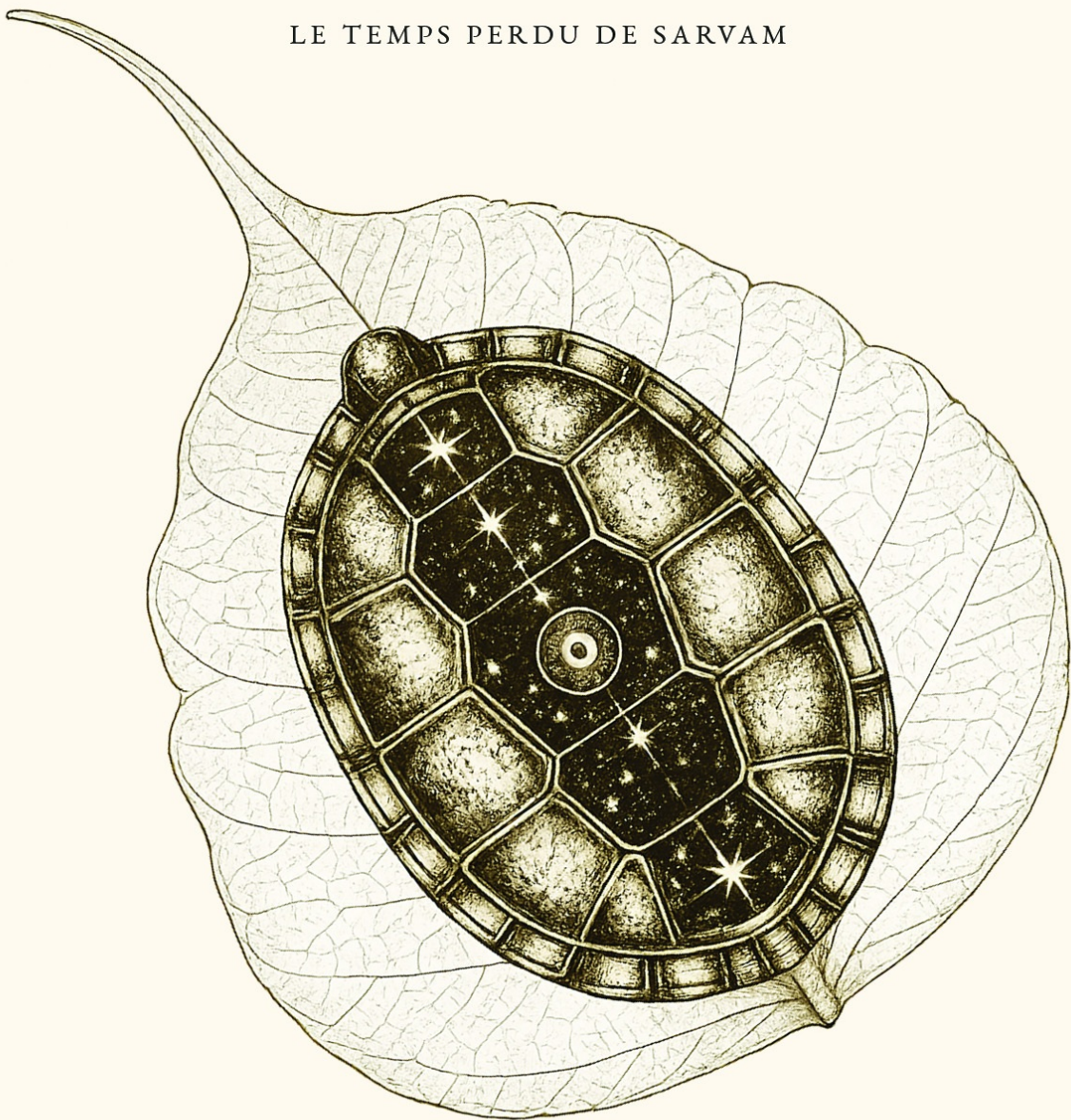


PASCAL REVIAL

SLOWBOON

LE TEMPS PERDU DE SARVAM



Pascal Revial

SlowBoon

Le temps perdu de Sarvam

© Pascal Revial, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1332-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je vais essayer de raconter comment le monde de SlowBoon s'est arrêté.

Je dis essayer, parce que je n'y étais pas. Pas vraiment. Tout ce que j'ai, c'est ce manuscrit, trouvé un après-midi dans une brocante, entre une pile d'assiettes dépareillées et une lampe qui ne s'allumait plus. Il était relié de cuir – un cuir poussiéreux, mais qui semblait s'être figé pour toujours. Sur la couverture, un signe gravé, presque effacé : un sablier. Un sablier brisé, le verre fendu par le milieu, comme si le sable avait cessé de couler une bonne fois pour toutes. À l'intérieur, les pages étaient comme neuves – à peine ouvertes, peut-être jamais lues ; rien, en tout cas, n'avait terni leur blancheur.

Je ne sais pas qui a écrit ces pages. L'écriture est soignée, patiente, posée – l'écriture de quelqu'un qui avait tout son temps, et qui le savait. La pensée y est construite, sans une rature : on sent que chaque idée avait fait plusieurs fois le tour de la tête avant d'être déposée sur le papier. Cela ressemble à un témoignage ; ou à une bouteille jetée à la mer longtemps après le naufrage, par quelqu'un qui ne saura jamais si on la ramasse. C'est signé d'un seul mot, en bas de la dernière page : SlowBoon.

Sur certaines pages, pourtant, les mots avaient pâli – comme absorbés par le papier. Alors je ne garantis rien. Je recopie, je traduis, j'arrange parfois une tournure qui boite – et puis je m'efface, parce que ce n'est pas mon histoire. C'est la sienne. Celle d'un jeune homme tortue qui marchait seul dans les marais, ce soir-là, pendant que les autres faisaient ripaille au banquet du village. Avant, paraît-il, c'était comme ça : il y avait des banquets, et des soirs, et un avant.

Je le laisse vous raconter le reste.

PROLOGUE

LE MONDE QUI AVAIT OUBLIÉ DE VIVRE

Avant, à Sarvam, on savait vivre. Ou du moins, c'est ce qu'on me dit.

On vivait avec une faim de tout. Pas par manque, non. Par une sorte d'urgence joyeuse, comme une grande soif, une envie de courir nu après le soleil avant qu'il ne se couche. On croquait les fruits mûrs avant qu'ils ne tombent. On buvait la rosée du matin avant qu'elle ne s'évapore. Le temps, chez nous, on le voyait couler. Dès le premier souffle, le sable se mettait à tomber dans les sabliers.

Personne ne possède le Temps. On le sent filer entre les doigts. On le voit dans les rides au coin des yeux des vieux, dans leurs histoires qu'ils ne racontaient jamais deux fois de la même façon, dans les chemins qui me semblent toujours plus courts au retour qu'à l'aller. On ne voit pas le vent, mais on voit l'herbe bouger. On ne voit pas le temps, mais on voit ce qu'il fait.

Le temps n'était pas un maître. C'était plutôt comme un chien qui vous pousse à courir, et si vous trébuchez, il vous attrape et vous fige pour de bon. À cause de lui, nous, les tortues, on en était venus à haïr nos pattes courtes et notre maison sur le dos. Les autres couraient. Nous, on traînait derrière. Toujours en retard d'un monde qui ne nous attendait pas.

Et puis il y a eu Pandita.

Il aimait sa fille. Plus que tout, paraît-il. Un jour, elle est tombée de la falaise. Elle a disparu dans les eaux profondes. Tout le monde savait. Personne n'en parlait. On le respectait pour sa sagesse, oui. Mais surtout pour sa douleur. Des fois, on disait l'avoir revue au loin, près de l'eau, le soir. Mais ça ne faisait qu'empirer les choses pour lui.

C'était notre grand sage, paraît-il. On venait de très loin pour l'écouter. Moi aussi, peut-être, si j'avais osé. Mais je n'osais pas grand-chose, à l'époque.

Puis sa douleur a tout changé. Il a juré de retenir ce qui part. Alors il a

cherché. Longtemps. Des années, des dizaines d'années, paraît-il. Il voulait empêcher la fin. Et il croyait faire un cadeau. Un soir, il a trouvé : un élixir. Pour ne plus mourir.

Et parce qu'il aimait Sarvam – ça, je le crois, il l'aimait –, il l'a offert à tout le monde.

Cette nuit-là, on raconte que les lanternes sont montées haut dans le ciel. Que les chants ont rempli les places. Que les coupes sont passées de main en main jusqu'au matin.

Tout le monde a bu.

Personne ne s'est méfié. Pourquoi se méfier de quelqu'un qui vous aime ?

Tout le monde a bu.

Tout le monde.

Sauf moi.

Et seulement parce que je n'étais pas là. Ce n'est pas du courage. Ce n'est même pas un choix. J'étais parti marcher dans les marais, comme souvent, là où les nénuphars ne s'ouvrent que quand personne ne les regarde. Voilà tout. On m'a oublié au moment des invitations, comme on m'oubliait toujours, et cet oubli-là m'a sauvé.

Le lendemain, personne n'est mort.

Mais personne n'a vécu non plus.

Ça, je l'ai vu.

Les fleurs sont restées ouvertes, sans jamais faner. Les enfants ont gardé le même rire, comme suspendu à la même seconde. Les rivières brillaient, mais n'avançaient plus. Et les voyageurs, sur les routes, avaient oublié pourquoi ils étaient partis.

Plus personne ne vieillissait. Donc plus personne ne se dépêchait. Et comme plus personne ne se dépêchait, plus rien n'avait de raison d'arriver.

Sarvam ne souffrait plus.

Sarvam ne changeait plus.

On n'entendait plus le Temps. On avait cessé de l'écouter, parce qu'il n'avait plus rien à dire. Et regarder loin devant ne servait plus à rien, puisque plus rien, devant, n'avancait à votre rencontre.

Dans ce monde... parfait, paraît-il, un silence a commencé à grandir. Un silence si lourd que personne ne l'a entendu.

Personne, sauf moi.

Et encore. Je ne suis même pas sûr de l'avoir entendu. Peut-être que je l'ai seulement deviné, comme on devine un trou dans une mélodie. Mais il était là, je le crois.

CHAPITRE 1

LA FEUILLE QUI NE TOMBAIT PAS

Je ne sais pas bien comment raconter ce matin-là.

On dit toujours « le jour où j’ai compris ». Mais moi, ce matin-là, je n’ai rien compris. J’ai senti quelque chose, c’est tout – et encore, sentir, c’est déjà trop dire. C’était plus petit que ça. Une gêne. Une note jouée trop bas pour qu’on l’entende vraiment, mais assez pour qu’on sache, quelque part, qu’elle est là, et qu’elle ne devrait pas.

Et le monde, autour, était magnifique.

C’est peut-être ça qui m’a fait peur, au fond – même si, sur le moment, je ne me serais pas dit un mot pareil. Lotus Prime brillait, ses jardins flottant au-dessus des bassins comme des rêves éveillés. Tout était à sa place, trop doux, trop parfait – et c’est ça qui clochait.

J’avançais lentement, comme toujours. On se moquait de moi pour ça.

— SlowBoon, disaient-ils, tu mets une heure à traverser une place.

Et moi, à l’époque, je répondais. Toujours une phrase un peu trop jolie, une de ces réponses qu’on prépare pour avoir l’air d’avoir choisi sa lenteur. Je ne les redirai pas. Elles me gênent, maintenant.

Et puisque je vous parle de ce qu’on me reprochait, autant tout dire. Il n’y avait pas que la lenteur. Il y avait mon dos.

J’ai une drôle de carapace. Les autres tortues ont l’échine brune, ou vert sombre, avec les écailles bien rangées en losanges, comme des tuiles. Moi, non. La mienne est presque noire – d’un noir bleuté, le noir du ciel juste avant qu’on n’y voie plus rien. Et dessus, il y a des points. De petits points pâles, semés sans ordre, certains gros, d’autres minuscules, comme jetés là au hasard. Quand j’étais petit, on trouvait ça laid. Moi le premier. SlowBoon le traînard, et son dos sale. Je marchais l’échine basse, pour qu’on le voie le moins possible.

Le plus bête, c'est que je ne l'ai jamais vraiment vu, ce dos. On ne voit pas sa propre carapace, quand on est une tortue ; on la porte, c'est tout. J'en ai surpris des morceaux, parfois, penché au-dessus d'une eau calme : des points qui luisaient un peu, là où la lumière les prenait. Rien de plus. Toute ma vie, j'ai porté ça sur l'échine sans pouvoir le regarder en face.

Il y avait bien Vashti, autrefois. Une femme aveugle, toujours vêtue de gris, qui vivait seule à la lisière du village, là où les dernières maisons s'arrêtent et où l'herbe commence. On la disait bizarre ; les enfants couraient plus vite devant sa porte. Un jour que je passais, elle m'a saisi la patte de ses doigts noueux. Elle a parcouru mon dos longuement, du bout des doigts, comme on lit l'invisible, et elle m'a dit que ce n'était pas de la saleté. Que c'était un ciel. Que je portais une nuit entière sur l'échine, avec ses étoiles, et que je devrais marcher la tête haute.

J'avais ri, et je m'étais sauvé.

On dit ces choses-là aux enfants, pour qu'ils se tiennent droits.

Je n'y ai plus repensé pendant très longtemps.

Ce matin-là, je ne me suis arrêté à aucune fontaine. J'avais cette gêne dans la poitrine et je n'arrivais pas à décider si elle venait de dehors ou de moi. Les deux, sans doute. Ou ni l'un ni l'autre. Ne pas savoir, déjà, me fatiguait.

Maitrī remplissait une cruche à la grande fontaine. Elle avait noué autour du cou cette écharpe couleur d'aube, et un pétale s'était pris dans ses cheveux sans qu'elle s'en aperçoive. En m'approchant, j'ai senti, par-dessus l'odeur de l'eau, la sienne : tiède, un peu sucrée, une odeur de fleur de frangipanier, comme un souvenir de voyage.

L'eau, elle, avait un goût de rouille et de soleil – comme si elle avait séché dans les tuyaux avant de rejaillir.

Elle a levé les yeux. Elle a souri.

— Tu es en retard.

J'ai cligné des paupières. Lentement, paraît-il, je fais tout lentement.

— En retard pour quoi ?

— Pour le banquet, voyons.

Je me suis arrêté.

Le banquet.

Je cherchais, et je ne trouvais pas. Ce n'est pas que j'avais oublié – c'est qu'il n'y avait rien à oublier. Je revoyais les marais, l'eau noire, les nénuphars ouverts. Je m'étais assis au bord, seul, à attendre qu'une étoile veuille bien s'y refléter. Ça, je le revoyais très bien, jusqu'au froid de la boue sous mes pattes.

Mais un banquet, des coupes, des chants ? Non. Rien. Un trou, et au fond du trou, des marais.

— C'était hier ? j'ai demandé.

Et là, quelque chose a bougé sur le visage de Maitrī. Je ne saurais pas le dire mieux que ça : quelque chose a vacillé. Son sourire a hésité, le temps d'un souffle. Comme une porte qu'un courant d'air entrouvre sur une autre pièce, et qui se referme avant qu'on ait eu le temps de voir ce qu'il y avait derrière.

— Hier ? elle a répété.

Le mot est resté là, entre nous, et ni elle ni moi ne savions qu'en faire. Puis elle a souri de nouveau. Le même sourire qu'avant. Trop pareil, peut-être. Je me méfie de ma mémoire, depuis.

— Oui. Hier. Bien sûr.

Je n'ai pas su si elle me mentait, ou si elle se mentait à elle-même, ou s'il n'y avait plus, désormais, de différence entre les deux.

— Tu te souviens vraiment ? j'ai demandé, tout bas.

Elle a pressé la cruche contre elle.

— Je me souviens que tu es parti dans les marais. Comme toujours.

— Et avant ça ?

Elle a ouvert la bouche.

Rien n'est venu.

Un enfant est passé en courant. La balle verte lui a échappé, a roulé sous un